



26 mai 2014

Misères de l'héroïsme



Cimetière militaire allemand à Langemarck, en Belgique (dans les Flandres), lieu d'une importante bataille, le 10 novembre 1914, pendant laquelle un grand nombre de jeunes soldats allemands (la plupart d'entre eux des volontaires) est mort. © Thomas Stauder

Un ouvrage collectif de 1 625 pages en deux tomes, intitulé *Misères de l'héroïsme, la première guerre mondiale dans la mémoire intellectuelle, littéraire et artistique des cultures européennes*, est paru cet hiver en Allemagne. Cette somme réunit soixante-quatorze contributions en allemand, français et anglais. Elle a été dirigée par Thomas Stauder, professeur de littérature française, espagnole et italienne à l'université d'Augsburg, et Gislinde Seybert, professeure de littérature française à l'université de Hanovre. Parmi les contributeurs, des historiens (le Français Rémy Cazals, l'Allemand

Arnd Bauerkämper, l'Anglais Mark Connelly), des professeurs de littérature (l'Ecosais Brian Murdoch, la Française Annie Bourguignon), mais aussi des spécialistes de la psychanalyse (la Française Monique Schneider, qui a écrit sur la pulsion de mort, développée par Sigmund Freud pendant la première guerre mondiale).

Les points forts de cet ouvrage sont à n'en pas douter sa forte orientation interdisciplinaire et la variété des sujets. Parmi ceux-ci, « La mémoire des villes martyres de Belgique » ; « Du nouvel héroïsme des *Croix de bois* de Roland Dorgelès » ; « l'amitié Romain Rolland-Stefan Zweig » ; « La femme sur le front de la presse catholique française » ; « Echos de la Grande Guerre dans le théâtre français des années vingt » ; « D'acier, les orages de Jünger et la pluie de Mylène Farmer »...

Un bémol, les articles ne sont publiés que dans leur langue originale. Par ailleurs, il vaut mieux le savoir, le titre, la spécialité et la nationalité des auteurs ne sont signalés que dans l'appendice. Seul le nom de la ville de résidence est signalé. L'éditeur Peter Lang livre l'ouvrage dans les librairies en France. On peut également l'acheter sur Internet. Il sera présenté au public francophone dans le cadre d'un [colloque qui aura lieu à Bruxelles, le 11 octobre 2014](#). Thomas Stauder revient sur les motivations qui l'ont poussé à publier cet ouvrage et sur ce que celui-ci apporte de nouveau.

Vous avez publié cette année *Misères de l'héroïsme, la première guerre mondiale dans la mémoire intellectuelle, littéraire et artistique des cultures européennes*. Comment est née l'idée d'un tel projet ?

Nous — c'est-à-dire, ma collègue Gislinde Seybert, de l'université de Hanovre, et moi — avons eu l'idée de ce livre au printemps 2011. Mais les motivations qui nous ont poussés à nous consacrer à la Grande Guerre sont assez différentes. Gislinde était motivée par les souvenirs de sa famille, car elle possédait encore des matériaux que son grand-père avait recueillis entre 1914 et 1918 (par exemple, des articles de presse de l'époque). Quant à moi, ce qui m'intéressait, c'était surtout le fonctionnement de la mémoire culturelle, c'est-à-dire les modes de transmission de certains événements historiques dans les médias de la mémoire collective. Et puis, nous savions dès le début que la commémoration de la première guerre mondiale avait une plus grande importance en France qu'en Allemagne, pour un certain nombre de raisons : parce que les combats du front occidental se sont déroulés sur le territoire français et pas sur le territoire allemand, et parce que la mémoire de la seconde guerre mondiale et des crimes du nazisme avait supplanté en une Allemagne traumatisée le souvenir de tous les conflits précédents. Pour ces raisons, il nous a semblé fructueux d'analyser et de comparer les traditions de mémoire culturelle dans les différentes nations européennes. Notre livre s'adresse en premier lieu à des universitaires ; mais nous pensons qu'au moins une partie de ces articles pourra aussi intéresser des non-spécialistes.

Pourquoi le titre *Misères de l'héroïsme* ?

Ce titre s'explique par notre intérêt pour les recherches sur le genre, les « *gender studies* » comme on dit en anglais ; nous avons tous les deux consacré des études aux changements historiques de l'image de l'homme et de la femme qui se reflètent dans la littérature (jusqu'à la dissolution des frontières entre les deux sexes, dont parle Judith Butler). Gislinde Seybert avait déjà écrit des contributions pour deux ouvrages collectifs en français que j'avais dirigés en 2008 et en 2010 : *Simone de Beauvoir, cent ans après sa naissance* et *L'identité féminine dans l'œuvre d'Elsa Triolet*. Gislinde est en outre une spécialiste renommée de l'œuvre de George Sand, une figure de proue du féminisme littéraire, sur laquelle elle a déjà publié plusieurs livres et articles. Dans le cadre de notre approche de la première guerre mondiale, nous avons l'intention d'examiner si le concept d'« héroïsme », traditionnellement lié à la masculinité, avait survécu à ce nouveau type de guerre fortement industrialisée,

avec une puissance inouïe des armes qui rendait obsolète la vaillance individuelle des combattants. Quant aux femmes, leur rôle dans cette guerre était d'un côté celui de l'infirmière (facilement compatible avec l'image « maternelle » de la femme), mais de l'autre côté aussi celui de la remplaçante des hommes à leurs postes de travail (ce qui permettait aux femmes d'occuper au moins temporairement des postes qui leur avaient été inaccessibles jusqu'à ce moment-là).

Ces soixante-quatorze articles jettent un nouveau regard, inspiré par les méthodes actuelles des études culturelles...

La base méthodologique la plus importante de ce livre est constituée sans doute par les théories sur la mémoire collective et culturelle ; ici, on pourrait mentionner les recherches pionnières de Maurice Halbwachs, ou, plus récemment, de Jan et Aleida Assmann. En préparant ce livre, je me suis aperçu que Pierre Nora dans *Les Lieux de Mémoire* (Paris 1984-1992) évoquait la place centrale occupée par Verdun dans la mémoire française de la Grande Guerre, tandis qu'en Allemagne on ne se souvient pas de cette guerre à travers les lieux d'une bataille (donc ni Tannenberg ni Langemarck), mais à travers la scène d'un traité de paix perçu par les Allemands comme injuste, donc Versailles (c'est ce que soutient Hagen Schulze dans *Deutsche Erinnerungsorte*, Bonn 2005). Parmi les méthodes actuelles qui nous ont inspirés se trouvent aussi les recherches sur le genre déjà citées ; d'une certaine importance pour nous a été en outre la théorie des intellectuels selon Pierre Bourdieu, qui parlait du « capital symbolique » acquis par les intellectuels dans leur « champ autonome » et puis utilisé dans le champ de la politique ou de l'opinion publique. Indispensable pour notre livre a été la recherche sur les auto- et hétérostéréotypes, c'est-à-dire les images qu'ont les nations de leur propre culture et de celles des autres, des images souvent instrumentalisées ou déformées par la propagande en temps de guerre. Finalement, il ne faut pas oublier la recherche sur l'intermédialité, l'analyse de la transmission et de la transformation de sujets culturels dans des médias différents (à côté de la littérature, aussi dans les beaux-arts, le cinéma ou la musique). Notre livre contient des contributions à tous ces domaines de recherche.

L'historiographie de ces trente dernières années a majoritairement insisté sur le fait que la première guerre mondiale n'a pas émancipé les femmes, mais cette question continue d'être débattue. Votre ouvrage apporte-t-il de nouveaux éléments de réponse à cette question ?

Je pense qu'il faut regarder cette question d'une manière différenciée. Il est vrai que l'effet émancipateur de la Grande Guerre est évalué aujourd'hui d'une manière plus prudente qu'il y a quelques années. Bien que beaucoup de femmes aient travaillé entre 1914 et 1918 dans des usines d'armement et dans d'autres industries vitales pour l'effort de guerre de leurs nations, la majorité d'entre elles ont dû quitter leurs postes de travail à la fin de la guerre ; on leur disait qu'il était « naturel » de laisser leurs places dans les usines aux hommes qui avaient survécu au massacre et d'assumer de nouveau leurs rôles de mères et de femmes au foyer. On ne peut donc pas parler d'un changement radical et permanent de la situation des femmes dans les sociétés européennes ; la modification de leur statut pendant les années de la Grande Guerre était une parenthèse, qui s'est vite renfermée. Il faut toutefois souligner que nombreuses femmes ont pu montrer qu'elles étaient capables et prêtes à assumer des responsabilités dans le monde du travail et comme chefs de famille ; cela a contribué à changer au moins à moyen et à long terme la perception du sexe féminin dans la société. Notre livre contient plusieurs articles qui jettent une nouvelle lumière sur l'image de la femme entre 1914 et 1918 ; pour ne citer qu'un seul parmi eux, je pourrais mentionner ici celui de Joceline Chabot et Marie-Michèle Doucet (Moncton / Montréal). Elles ont cherché des « figures de l'héroïsme genré », c'est-à-dire des femmes perçues comme des héroïnes par la société, et ont trouvé trois personnages féminins très populaires à l'époque : Amélie Rigard (alias sœur Julie), Marcelle Semmer et Emilienne Moreau. Toutes les trois étaient des civiles qui se sont distinguées par une

bravoure exceptionnelle face aux troupes allemandes, en faisant même usage d'une arme si la situation l'exigeait ; ce qui était important pour gagner l'estime de leurs contemporains, c'est le fait que malgré leur courage, elles n'étaient pas des hommasses, mais conservaient une douceur jugée typiquement féminine.

Vous dites avoir examiné si le concept d'héroïsme, traditionnellement lié à la masculinité, a survécu à ce nouveau type de guerre fortement industrialisée. Quelles sont vos conclusions ? Votre ouvrage dégage-t-il de nouvelles pistes de recherche sur ce sujet ?

Les hommes qui avaient eux-mêmes combattu sur le front ne parlaient que très rarement d'héroïsme et cela s'applique dans une mesure égale à toutes les nations ; on pourrait citer les écrivains Henri Barbusse et Erich Maria Remarque, qui tous les deux ont connu et raconté la cruauté de la Grande Guerre, sans atténuer ni justifier les atteintes à la dignité humaine qu'ils avaient observées. Parallèlement, la propagande des Etats s'efforçait de maintenir le culte du héros, pour deux raisons : pendant que la guerre se poursuivait, l'éloge de l'héroïsme avait la fonction de créer des modèles de comportements et de favoriser la disposition à se sacrifier pour la patrie ; plus tard, lors de la commémoration des morts, faire de leur proche un héros pouvait signifier une certaine consolation pour les familles et donner un sens à l'hécatombe. S'il était difficile d'imaginer un comportement héroïque dans une tranchée bombardée de loin à l'artillerie lourde, il restait pendant la Grande Guerre quelques secteurs militaires où la personnalité individuelle du combattant pouvait être décisive, par exemple chez les pilotes des avions de chasse. Dans notre livre se trouve un article consacré à Manfred von Richthofen, le fameux « Baron rouge » ; son auteure, Nadine Maria Seidel, déconstruit la rhétorique de l'héroïsme qui caractérisait l'autoreprésentation de cet aviateur. Quant aux poilus, leur idéal était plutôt le camarade avec son esprit de solidarité que le héros traditionnel ; c'est ce que montre Hélène Baty-Delalande dans sa contribution sur la représentation de la première guerre mondiale dans la littérature française.

* * * * *